

L'HERMÈS



LE MESSAGER DES CRÉATIONS ÉTUDIANTES

LE FIL D'ARIANE

Enfin la suite de la nouvelle *Le corbeau au bec d'argent* ! Retrouvez avec plaisir le chevalier Celdros et son mystérieux compagnon.

LA K'HERMÈS

N'entendez-vous pas les appels à l'aide du petit Hermès ? Il a besoin de vous, volez à son secours !

LES PETITES PLUMES

Au menu, un nouvel éventail de poèmes, sélectionnés et concoctés avec soin par notre équipe de rédactions et nos auteurs !



L'EDITO

Bonjour à toutes et à tous !

Je suis heureuse de vous présenter le troisième numéro de cette revue réalisée par l'équipe de rédaction. Nous sommes fiers de vous faire découvrir à travers ce nouvel opus des textes inédits. Nous essayons de nous renouveler à chaque fois en diversifiant les chroniques et les jeux afin de rendre le journal plus amusant et agréable.

Je tenais également à vous présenter, au nom de toute l'équipe de l'Hermès, nos plus sincères excuses quant aux fautes que vous avez pu relever dans le précédent numéro. Notre équipe s'est donc agrandie avec la venue de deux nouvelles recrues chargées de la relecture et de la correction. Et si vous souhaitez participer à l'aventure, c'est avec plaisir que nous vous accueillerons parmi nous !

Je tiens à remercier les auteurs dont nous sommes fiers de publier le travail, ainsi que vous, chers lecteurs, pour votre soutien.

Je vous souhaite une bonne lecture !

Nous vous réservons de nouvelles surprises qui arriveront très rapidement !
À bientôt dans le prochain numéro !

L'équipe de rédaction

Anaïs Parinet : Lecture de textes
Marine Boutard : Responsable communication
Marjolaine Pelletier : Responsable lecture de textes
Lucie Barbé : Lecture de texte et design
Hélène Deus : Responsable design
Laura Pezzo : Chargée de correction
Caroline Landart : Chargée de correction
Léa Barichello : Rédactrice en chef

◁ SOMMAIRE ▷

Les éphémères p. 4-6

Et si vous commenciez votre lecture par des nouvelles parfois poétiques, parfois étonnantes, mais toujours passionnantes ?

La Criée littéraire p.7

La rédaction vous propose ses coups de coeur. Vous ne savez pas quoi lire en ce moment ? Faites-nous confiance !

Le Fil d'Ariane p. 8- 11

Les auteurs prolifiques ont leur place dans l'Hermès ! Retrouvez la suite du Corbeau au Bec d'Argent.

Les Perles p.12

Des anecdotes aussi drôles que cruelles à propos de l'Histoire sauront vous amuser et vous instruire dans cette rubrique.

Les Petites Plumes p. 13-15

Le café gourmand de l'Hermès : des poèmes, vous n'en ferez qu'une bouchée.

Le Forum p.16

Ici, vous avez la parole ! Littérature, cinéma, théâtre... Exprimez-vous chers lecteurs, faites-nous parvenir vos critiques !

La K'hermès p.17-19

Après avoir découvert les talents littéraires des étudiants de Bordeaux, venez vous détendre avec nos pages de jeux.

LES EPHEMERES

L'OMBRE DU PROGRES

de Quentin Bérard

Si seulement ce n'était qu'une machine à écrire...

Taisez-vous ! Écoutez, vous entendez ? Dites-le moi si vous l'entendez. Je sens qu'elle s'approche. C'est une ombre. Elle me suit, elle me traque sans relâche. Et vous pensez que j'ai tué, que j'ai assassiné. Vous ne savez même pas comment ça s'est passé. Ah, oui, vos enquêteurs, vos baratineurs de terrain vous ont informés, vous ont donné une version, une perversion de la vérité, mais rien de ce qu'ils peuvent dire ne m'atteint ! Je vais vous expliquer, et alors vous pourrez juger. Écoutez, écoutez-moi bien, regardez-moi.

J'étais encore petit quand j'ai vu pour la première fois apparaître cette ombre. Mes parents ne me voyaient pas, ne m'écoutaient pas. Les seuls contacts que j'avais avec mon père passaient par ses poings sur mes joues d'enfant, ceux avec ma mère, par ses sourires de pitié. J'étais seul, isolé du monde. Rien ne m'a jamais réussi. En amitié comme en amour je n'y comprenais absolument rien. Ne riez pas, tout cela est important. J'ai toujours cru que -Grand Dieu je déteste la technologie- j'aurais plus de chance en grandissant, mais l'espoir ne me suffisait pas. J'avais besoin de quelqu'un.

Un soir de janvier, mon père s'est acharné sur moi plus violemment que d'habitude. Il me disait « Tu es un raté ». Je n'ai jamais compris pourquoi. Mais à ses yeux, j'étais un raté. Je pleurais, il me disait d'être un homme, et me giflait. J'appelais au secours, il me disait de faire face, et me cognait. Je la découvris en remontant dans ma chambre alors qu'elle m'attendait

sur mon lit. D'abord j'ai eu peur. C'est fou, cette sensation malade de terreur face à

l'inconnu. Mais elle m'a prise moi aussi, comme elle prend tant d'âmes morcelées. Elle n'a rien fait, elle m'a juste ouvert les bras quand j'en ai eu le plus besoin. Je me suis fait une place dans son cœur, comme un chiot perdu trouvant un refuge, et elle m'a susurré son prénom. Moia. Un beau nom, n'est-ce pas ?

Depuis cette nuit-là, cette inconnue, Moia, ne m'a jamais quitté. Elle écoute, en ce moment. Vous ne la ressentez pas ? Ouvrez les yeux, elle peut être partout. Même vous, là, cessez d'écrire, et soyez tous les deux attentifs. Regardez. Ressentez, cette ambiance qui pèse, sa présence... Vous la verrez bien assez tôt, de toute manière !

Tout se passait pour le mieux. Elle était là et se cachait en moi pour vivre parmi nous tous, évoluant, ressentant ce que je ressentais, vivant ce que je vivais. Elle m'aidait à faire face aux soirs sans fin. J'ai grandi avec elle. Il m'est même arrivé de l'aimer, cette silhouette au corps maintenant féminin, aux courbes sensuelles et délicates. Je ne parlais d'elle à personne, je ne la voyais que chez moi, dans ma chambre, là où personne ne pouvait nous atteindre. Nous nous aimions si fort que quand nous nous enlacions, nous ne faisions plus qu'un. Mais -vous ne pourriez pas dire à cette femme de sortir de la pièce je vous prie ? C'est agaçant...- je n'étais pas tout seul. Je n'étais jamais seul.

Quand j'ai rencontré Justine pour la première fois, dans un restaurant de Bordeaux, je l'ai tout de

suite aimée d'un amour tendre et sincère. J'avais un appartement non loin de là, à quelques centaines de mètres. Moia ne m'avait pas suivi pour voir Justine,

elles ne s'étaient jamais croisées. Elle était persuadée que celle avec qui je sortais à présent me voulait du mal, qu'elle me torturerait et finirait par me tuer. Vos imbéciles d'inspecteurs n'en savent rien, pourtant c'est comme ça que tout s'est passé ! Ont-ils seulement des yeux pour voir les évidences ?

Moia avait un avis catégorique sur Justine, elle ne voulait pas la voir. Nous nous sommes disputés, elle et moi, dans l'intimité de mon appartement, seul à seule. J'ai essayé de lui faire comprendre une bonne dizaine de fois, mais elle ne voulait rien entendre. Elle pensait que je devais lui être fidèle. Elle était amoureuse de moi, et ne voulait pas voir la vérité en face. Mais j'accordais à son égard un dégoût profond, car elle me rappelait les temps obscurs où mon père me battait. Elle employait ses mots, prenait ses traits, se métamorphosait, je ne pouvais plus l'aimer. Justine allait la remplacer. Alors, elle est devenue distante, m'apparaissait maintenant comme l'inconnue d'autrefois. Moia s'enferma dans un profond mutisme.

Justine a emménagé chez moi quelques jours après notre dernière altercation, et nous allions vivre heureux. L'ombre ne m'était réapparue qu'une fois, alors que je tapais ce que nous nous étions dit pendant toutes ces années. Je voulais tout garder, tout stocker, tout sauvegarder. Elle est sortie de nulle part et m'a pris les poignets alors que les mots commençaient d'apparaître sur l'écran. Ses ongles se sont enfoncés dans ma chair et ma Moia a pris une voix rauque et démoniaque pour m'ordonner de ne plus jamais faire ça.

Mon père aussi avait un objet du genre, mais le sien était un fixe. Je me rappelle avoir voulu l'essayer en rentrant de l'école.

Les touches. Les touches ont révélé ma présence.

Quand il a entendu que quelqu'un était dans son bureau, quand il a vu que c'était moi, il m'a attrapé par les cheveux et m'a traîné jusque dans le garage. Là, il m'a lié les mains avec une vieille corde et a serré très fort. Je suis resté assis près de la voiture toute la nuit, sans boire ni manger. Le lendemain, quand il est venu me détacher, après que j'aie pleuré et « couiné », comme il disait, je ne sentais plus mes mains. C'est ça qui vous intéresse hein ? Oui ! Soupirez, souriez,

savourez autant que vous le voulez, mais sans tout ça vous ne pouvez pas comprendre ! Il y a eu une

mort tragique -non, deux- et vous pensez que c'est moi ! Honte à vous qui pensez avoir tout compris ! Taisez-vous et écoutez, entendez le flot de paroles qui va venir vous apprendre la vérité, celle sans laquelle nous ne sommes rien !

Dix ans s'étaient écoulés depuis que Moia avait disparu. Justine et moi vivions heureux, amoureux, avec une belle maison et une belle situation. Nous avions pour habitude de jouer aux cartes avant d'aller nous coucher. Nous nous sommes donc installés dans la cuisine, sur la table que vos acolytes passent au crible en ce moment. Vous connaissez déjà la disposition de la pièce autour de la table. Il n'y avait que des ustensiles, et ma machine, que j'avais oublié d'éteindre. Nous jouions à la Bataille Corse. Il fallait taper sur le paquet de cartes dans certaines circonstances. Un jeu bourrin, assurément, et -pitié arrêtez ce bruit, c'est insupportable ! Vous prenez plaisir à irriter les gens, c'est impossible autrement !- il nous arrivait d'y jouer des heures durant. J'ai commencé à distribuer. Au moment de récupérer mes cartes, Moia est apparue sur la troisième des quatre chaises, à côté de Justine. Jamais elle ne s'était manifestée en public, jamais ! J'ai ouvert les yeux en grand, et je les ai regardées toutes les deux. Plus je les observais, plus j'avais l'impression de ne voir qu'une seule et même personne assise sur deux chaises différentes. Nous jouions à trois, alors que je n'avais distribué que deux paquets.

Justine m'a dit de commencer à jouer, et Moia aussi. A vrai dire je n'ai pas su distinguer leurs voix. On aurait dit deux jumelles qui jouaient à se ressembler le plus possible, comme le font ces sœurs si proches l'une de l'autre, si unies ; une seule personne qu'on aurait scindée en deux.

C'est fou, non ?

En rigolant, elles m'ont dit « Il est en mode veille ». J'ai ressenti une vive impression d'ironie dans le ton qu'elles ont employé. Je savais que Moia était présente et qu'elle n'aimait pas que j'utilise cet « appareil d'un ancien temps » comme elle disait quand elle prenait ses airs maternels.

Que de pitié.

Peut-être que Justine non plus n'aimait pas ça. En y repensant, c'est peut-être parce que Justine voulait être Moia qu'elle disait cela. Ou Moia, qui voulait remplacer Justine. J'ai ressenti un doute profond, un froid paralysant.

Moia ne tapait pas quand il le fallait, mais Justine oui. Ou alors Moia tapait mais Justine non. En tout cas je n'étais pas le seul à frapper. Je n'étais pas le seul.

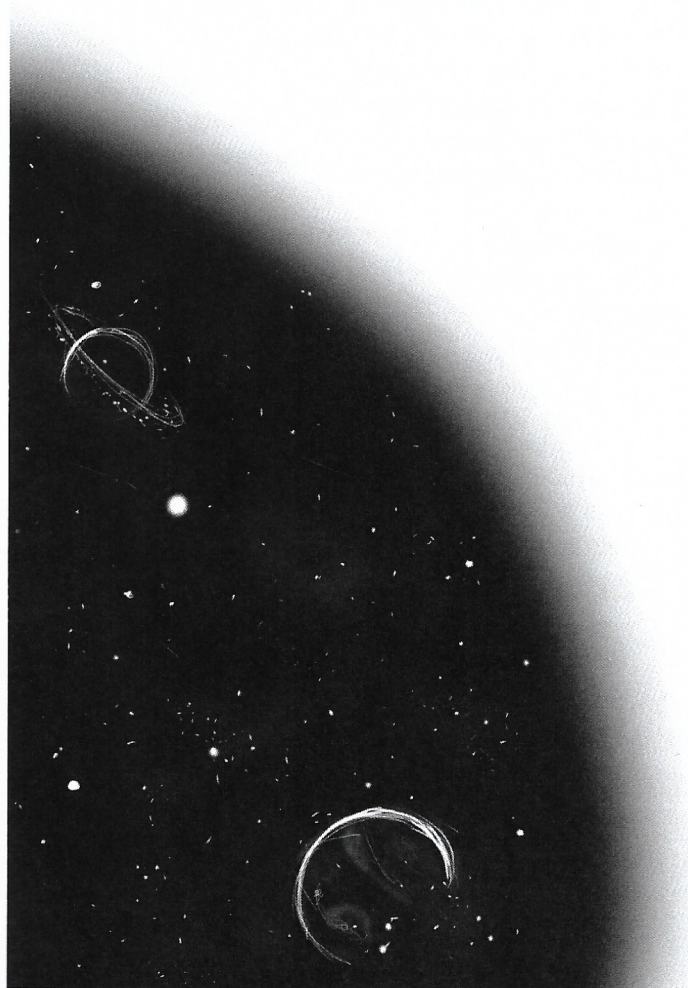
Justine a recherché une règle sur internet, une règle que nous ne respections pas à la lettre, apparemment. C'est ce qu'elle a dit. C'est ce qu'elle a dit avant. On a appliqué la règle qu'elle a cherchée, et nous avons recommencé à taper sur le paquet de cartes.

Je l'entends, c'est assourdissant, en fond, ce bruit en fond !

Moia a frappé une seule fois par-dessus sa main. Une seule fois. Elle s'est écriée « Ne touche pas à ça ! » et a enfoncé un couteau de cuisine dans sa main. Le couteau est passé à travers la table. Je le sais, la lame était enfoncée profondément, à peu près jusqu'à la moitié. J'étais fixé sur ma chaise, mes mains étaient engourdies, comme tétanisées. Elle a crié, m'a regardée apeurée, prise d'une panique aussi soudaine qu'immense, mais je ne pouvais rien faire. Moia a fait

basculer sa chaise et lui a sauté dessus, le couteau de cuisine en main. À chaque coup de lame, le sang s'étalait sur le sol qui s'imbibait au fur et à mesure. Elle lui a cisailé les poignets jusqu'à l'os. Sa jalousie l'avait emportée trop loin, elle n'a pas réussi à se contrôler. À mon tour, j'ai contourné la table et l'ai plaquée contre le sol. Je lui ai ouvert les poignets, et j'ai regardé le liquide rouge vif se répandre alors qu'elle respirait encore. Et elles gisaient là, toutes les deux, devant moi, leurs corps se mêlant l'un à l'autre. Quand elles moururent, Moia disparut. Je ne sais pas si son sang s'est évaporé en même temps qu'elle - du reste, vos prélèvements parleront pour moi - mais ce que je sais, c'est que Moia a tué Justine, et que Moia n'est pas morte. Vous n'avez rien compris si vous n'avez pas écouté, si vous ne m'avez pas regardé. J'ai cru tuer Moia, mais aujourd'hui, ici, je la sens encore. Elle est dans ces murs, vous comprenez ? Je ne la contrôle plus ! Regardez !

Éteignez cet ordinateur, pour l'amour du ciel !



LA CRIEE LITTERAIRE



Un sac de billes, livre de Joseph Joffo

Synopsis :

L'histoire raconte le voyage de deux frères juifs, Joseph et Maurice Joffo pendant l'occupation allemande de la Seconde Guerre Mondiale. Nous allons suivre leur parcours, leurs émotions et leurs péripéties tout au long du roman, ainsi que les rencontres qui leur ont permis de rester en vie durant cette sombre période.

Avis :

C'est un livre porté sur les sensations: nous embarquons avec ces deux jeunes enfants et nous passons à travers de nombreuses émotions comme la colère, l'angoisse et la peur. Ce livre est avant tout autobiographique puisque le narrateur de ce roman est aussi l'auteur. On pourrait donc penser que c'est un livre historique, mais c'est avant tout le témoignage d'un petit garçon âgé de seulement 10 ans, qui est pris dans une guerre qu'il ne comprend pas. C'est un livre facile à lire et qui porte en lui beaucoup de valeurs et de sentiments importants comme l'amour d'un frère et l'espoir.

Pour ma part, j'ai adoré ce livre, malgré la difficulté de certains passages. Porteur d'espoir et de valeurs, c'est un beau livre que je ne peux que conseiller et qui mérite d'être lu. C'est devenu un best-seller dans de nombreux pays et l'on peut comprendre pourquoi..

LE FIL D'ARIANE

LE CORBEAU AU BEC D'ARGENT

Théodore Ashélaire

Il décida de le prendre et de l'emporter avec lui. Il le plaça sur son épaule ; le corbeau s'y accrocha de ses serres.

« Tu es désormais mon compagnon d'infortune » dit-il à l'oiseau magique. Celui-ci le regarda dans les yeux et croassa, comme s'il lui répondait.

Celdros regarda autour de lui : la tempête avait rasé la grande majorité des arbres de la forêt, ne laissant debout que les plus grands et les plus larges. Il avait eu de la chance dans son malheur, aucun des arbres morts ne lui était tombé dessus, mais ce n'était qu'un maigre réconfort. Sans vivre ni vêtement chaud, il ne survivrait pas une journée dehors en plein hiver.

Il ramassa le poignard qu'il avait fait tomber dans sa stupeur, puis se mit en quête d'un abri. Après une longue et épuisante heure de marche, il aperçut deux bandits au loin, se dirigeant tous deux vers une étable. Il négligea la vieille bâtisse et ses deux pillards, recherchant un logis plus accueillant.

Mais alors qu'il passait devant la mesure, le corbeau serra si fort son épaule déjà meurtrie qu'il poussa un cri de douleur. Les voleurs sortirent de l'étable, échangèrent un regard, et se précipitèrent sur lui.

Il eut à peine le temps de réagir. Il évita l'attaque du premier et lui asséna un violent coup de coude dans la nuque ; il s'affala au sol. Le deuxième fut plus prudent. Il s'approcha avec circonspection, mais ce fut au tour de Celdros de bondir : il dévia la lame de son poignard et lui balaya les jambes. Un second coup de pied fit voler l'arme du bandit, et un ultime coup de poignard dans le visage l'acheva. Le premier bandit s'enfuit en courant.

Celdros ne chercha pas à le suivre. Le combat l'ayant épuisé, il se dirigea à contrecœur vers l'étable. Aussitôt, un vieux couple en sortit et se jeta à ses pieds. Ils lui offrirent l'hospitalité, qu'il ne put refuser. La femme lui donna de quoi se restaurer et reprendre des forces tandis que l'homme alla lui chercher des vieux habits à sa taille.

Il dévora toute la nourriture et vida le pichet de vin, puis il enfila les vêtements qui, aux dires de la femme, avait autrefois appartenu à leur fils défunt.

Celdros passa la nuit dans l'étable, puis il partit au petit jour, non sans emporter au passage une grande quantité de vivres offerte généreusement par le couple. Il se mit désormais en quête d'un lieu où il pourrait récupérer un équipement et un cheval décents.

III

Le chevalier quitta la forêt dévastée et arriva dans une vallée épargnée par la tempête. Elle était encerclée par de grandes montagnes noires aux crêtes acérées, qui contrastaient fortement avec la beauté de la vallée qui s'étendait à ses pieds.

Elle était comme hors du temps, un véritable havre de paix. Le printemps semblait régner perpétuellement en ce lieu baigné par la douce lueur du soleil. Partout s'y étendaient des petits bosquets d'arbres fleuris et des parterres de fleurs multicolores qui emplissaient l'air d'un parfum exquis.

Sur les grandes plaines d'herbes vertes paissaient des troupeaux de bêtes qui n'avaient de semblables que ceux que l'on trouvait dans les contes. Une rivière qui sortait des pics déchiquetés se jetait dans un immense lac à l'eau si claire qu'il reflétait les étoiles, même en plein jour.

Pourtant, un étrange sentiment de mélancolie régnait sur ce paradis terrestre. Une forte tension se faisait également sentir, comme si un orage était sur le point d'éclater. La présence d'un mal à l'œuvre était quasiment palpable. Celdros se demanda quelles horreurs cachait ce lieu aux allures divines.

Il repéra un château qui se tenait sur les rives du lac. Il s'y dirigea, et lorsqu'il fut proche des hautes murailles, il eut le souffle coupé. Les murs étaient en marbre blanc et vert, sculptés d'une main de maître. Les reliefs, taillés à la perfection, représentaient d'innombrables batailles épiques, et des festins grandioses à la gloire de chevaliers victorieux. Chaque détail, chaque visage était d'une précision incroyable.

La porte était faite d'un bois sombre et profond, sur lequel étaient accrochées les armoiries de la vallée : neuf étoiles sur fond bleu clair comme le ciel. Des dorures brillaient à la lumière du soleil.

À peine se fut-il arrêté que les battants s'ouvrirent sur une vaste cour, au centre de laquelle se dressait une fontaine de marbre, plus sombre que la pierre des murailles. Un homme aux riches vêtements noirs se tenait devant lui.

Il fixait le chevalier d'un regard triste, morose, mais sans la moindre animosité. Grâce au bandeau de soie qui lui ceignait le front, Celdros déduisit qu'il s'agissait du seigneur des lieux.

- « Salut à vous, Celdros de Kellewad, je suis le roi Berehos de Guesme, et je vous offre l'hospitalité dans mon humble demeure, répondit-il, conformément à l'usage de la politesse. Mais dites-moi donc, seigneur, quel vent vous amène si loin de chez vous ?

- Un triste vent, dit Celdros, car ce sont quelques mésaventures qui m'ont conduit à la porte de votre vallée, mais je pense que ma fortune a tourné, et que je suis bienheureux d'être maintenant en ces lieux, dans un si bel endroit.

- Détrompez-vous mon cher ami, dit Berehos d'une voix plus noire que ses habits, ce si bel endroit est la demeure de l'infortune et de la peine, du malheur et de la ruine. Voilà bientôt neuf ans qu'une malédiction brise la paix de notre royaume, enterre notre bonheur sur une chape de chagrin. Nul est bienheureux de se trouver là.

- Mais quel peut être ce fléau qui met à mal la sérénité d'une telle terre ? s'étonna Celdros.

- Ce fléau, répondit le roi, c'est une calamité nommée Jorguün, un affreux géant du Nord venu répandre la misère et la peine sur notre bonne vallée. Il arriva comme une tempête et, aussi violent que le tonnerre, commença à tout ravager, à piller et à tuer mon peuple. Il décima mon armée, et alors qu'il marchait sur le château en proférant des insultes aux Dieux, il m'infligea la pire des afflictions, me posa le plus effroyable des ultimatum, la plus ignoble des tortures pour un père : chaque année, à compter de ce jour, je devais offrir l'une de mes filles à ce monstre sanguinaire en échange de notre survie à tous. Et ainsi, chaque année, l'une de mes puretés, la joie infinie de mon pauvre cœur d'homme, se voyant l'oblat du plus infâme des cultes, le cadeau mille fois regretté donné à l'incarnation du Mal, est dé...dévo...est dévorée sous nos yeux par la bête. » La voix du vieux roi se brisa à l'évocation de cette horreur.

- « Quelle horrible histoire ! s'exclama Celdros.

- C'est l'histoire de notre vie, dit Berehos, le regard sombre. Ma dernière fille est attachée en ce moment même près du lac. Jorguün ne devrait pas tarder à venir la prendre.

- Aucun chevalier n'a pu le vaincre ? s'étonna-t-il.

- Qui le pourrait seulement ! s'écria le roi. C'est une calamité, une brute sanguinaire de cinq toises de haut et deux et demi de large. Ses bras font l'épaisseur d'un grand chêne, et il manie une effroyable hache aussi grande que lui.

- Personne n'est de taille à affronter...commença Celdros. » Le Corbeau lui serra si fort l'épaule qu'il dut ravalier un cri de douleur. Il comprit très bien ce que voulait son compagnon. « C'est une...bien triste histoire...reprit-il maladroitement, et je...je me propose volontaire pour affronter Jorguün, et vous débarrasser de ce monstre une bonne fois pour toute ! »

Le roi tenta de balbutier quelques remerciements, mais il semblait trop abasourdi pour prononcer le moindre mot. Il tomba à genoux devant le chevalier et baisa le bas de sa tunique, marque de respect ultime pour un seigneur de tel rang.

- « Je n'ai toutefois ni arme, ni équipement, ni monture, commença Celdros.

- Nous vous en fournirons, tout ce que vous demanderez ! » s'exclama Berehos.

À peine eut-il prononcé ces mots qu'une dizaine de serviteurs s'affaira autour du chevalier. Ils l'équipèrent d'une armure aux couleurs de Guesme, qui n'était autre que celle du roi. Merveilleuse, elle semblait aussi solide que le diamant et ne gênait aucunement ses mouvements.

La reine elle-même lui présenta sa monture, un superbe étalon qui répondait au nom de Hardi. Son dressage était parfait, et Celdros sentit tout de suite que la bête le suivrait partout, jusque dans la gueule du monstre s'il le fallait.

Ensuite, le fils aîné de Berehos s'agenouilla devant lui, et lui tendit sa lance. Elle était longue comme deux hommes et perçante comme le bec d'un rapace. Enfin, Berehos lui offrit sa propre épée et son propre bouclier magique, deux trésors de guerre que son père avait trouvés dans l'ancre d'un dragon.

Celdros se restaura rapidement, se hissa sur sa monture et fila au grand galop jusqu'à l'endroit où Ydose, la plus jeune fille de Berehos, allait être offerte au géant. La chevauchée dura deux heures. Enfin, il s'arrêta sur les rives du lac.

Là, attachée à un poteau, nue et vaincue par le désespoir et la fatigue, tremblante de froid, se trouvait la princesse. En un autre temps et un autre lieu, elle aurait été belle comme le ciel, mais aujourd'hui elle attisait la pitié du chevalier, et non son désir.

Il la détacha, lui fit boire l'eau du lac, lui donna son armure pour cacher sa nudité, la plaça sur son cheval, et la renvoya au château. Il attendit là, sur l'estrade où elle se tenait auparavant, vêtu d'une fine tunique et de sa ceinture d'épée. Le jour passa, puis la nuit, sans que le géant ne daigne se montrer. Celdros commençait de se demander si cela n'était pas une funeste farce que l'on lui jouait, lorsqu'un grondement lointain perturba le silence de l'aube naissante. Il activa ses muscles transis par la

fraîcheur de la nuit fuyante, empoigna sa lance et son bouclier, et se tint prêt.

Jorguün descendit de la montagne la plus proche. Alors que le monstre grandissait au fur et à mesure qu'il se rapprochait, il put distinguer toute l'horreur de son futur adversaire. Le géant semblait encore plus massif que ce que les dires de Berehos avaient laissé paraître.

Hideux, grand comme cinq hommes, c'était une créature de cauchemar. Sa tête n'était rien de plus qu'un gargantuesque sac de cuir boursoufflé et informe sur lequel on avait placé de brillants yeux de cochon, un nez dégoulinant et une déchirure en guise de bouche, le tout disposé de manière à rappeler vaguement une figure d'homme.

Il était vêtu d'un simple pagne rudimentaire et s'était armé d'une colossale hache qui faisait sa taille et qu'il avait lourdement posée sur son épaule. La démarche pesante, il progressait lentement le long du sentier.

Il arriva finalement devant l'estrade, et s'agenouilla, plissant ses yeux porcins pour tenter vainement de distinguer ce qui se trouvait devant lui. Mais ce qu'il croyait être une jeune pucelle sans défense était en fait un hardi chevalier prêt à en découdre.

Celdros fit tourner sa lance, et l'envoya droit sur le monstre. Elle se ficha sur son épais torse velu, mais ne transperça pas la chair aussi profondément qu'il l'avait espéré. Jorguün, fou de rage, cassa la lance et se redressa de toute sa hauteur.

Il était étonnamment rapide pour un géant. Celdros eut à peine le temps de lever son bouclier que la hache siffla dans les airs. Elle rebondit sur la protection magique et Jorguün fut contraint de la lâcher pour ne pas tomber. Le bouclier, quant à lui, se fendit en deux, devenant inutilisable.

Il le retira et dégaina son épée. Profitant du fait que le géant était occupé à se demander ce qui s'était passé, il lui asséna deux coups d'épée juste en dessous des rotules. Le monstre chuta en avant, et atterrit la tête la première sur l'estrade.

Le chevalier, qui avait fait un bond de côté pour l'éviter, fonça jusqu'à l'estrade. Il leva alors haut sa lame, et la planta dans la gorge du monstre. Un flot de sang impressionnant s'écoula de la plaie béante. Celdros fut emporté par le ruisseau rougeoyant tandis que le géant rendait son dernier soupir, le cou à demi tranché.

Il se redressa tant bien que mal, et observa l'ignoble cadavre immobile. Il soupira, retira sa tunique et plongea dans l'eau pure du lac, afin de se laver des immondices qui le recouvraient. Ses ablutions terminées, il se sécha tant bien que mal et renfila son vêtement.

Il retourna au château à pied, et alors qu'il cheminait difficilement dans la fraîcheur de la matinée, le roi et ses cavaliers vinrent le rejoindre. Les guetteurs, depuis la plus haute tour du château, avaient observé le combat de loin, et Berehos avait

de venir à la rencontre du chevalier victorieux.

Il fut revêtu de l'armure qu'il avait donnée à la princesse, et conduit au château avec des honneurs dignes du Roi. Là, il fut reçu avec nombre d'éloges, et sa figure et son nom furent gravés à l'entrée du château.

Berehos décida de récompenser Celdros du mieux qu'il le pouvait. Il lui offrit Hardi, ainsi que l'épée qu'il lui avait déjà confiée. Il lui fit forger une nouvelle armure aux armoiries de Kellewad, plus solide encore que celle de Berehos, et il lui donna une autre lance et un autre bouclier.

Il organisa ensuite un gigantesque banquet en son honneur, qui dura une semaine. Aux termes de ces festivités, il lui présenta la main de sa fille, la princesse qu'il avait sauvée d'une mort atroce.

Ultime beauté de cette vallée paradisiaque, elle était aussi d'une agréable compagnie et avait l'esprit vif et perçant. Mais avec force regret, Celdros dut refuser le cadeau de Berehos : il était déjà marié avec Dame Cenia de Maunième, la cousine de la Reine.

Malgré tous ces cadeaux, Celdros n'avait pas perdu de vue son objectif. Il présenta le Corbeau à tous les érudits, médecins et mages de la vallée, leur demandant de le soigner définitivement.

Malheureusement, bien que tous fussent émerveillés devant un tel animal, aucun ne sut comment le guérir. Ils s'épuisèrent vainement en remèdes, cures et médecines, et finirent par s'avouer vaineux.

Quelques jours après l'échec du dernier mage qui avait tenté de soigner le merveilleux oiseau, Celdros décida de quitter la vallée et de reprendre son périple. La cour de Berehos l'acclama une dernière fois avant son départ. Berehos lui offrit un sac de pièces d'or et une besace remplie de viande séchée, afin qu'il puisse subvenir à ses besoins durant son périple. Et devant la peine du roi et de sa fille de le voir s'en aller, il jura de revenir un jour.

IV

Durant trois longs mois, Celdros chevaucha Hardi à travers tout le pays, cherchant une personne ou un remède capable de guérir le Corbeau. Mais rien ni personne ne semblait pouvoir le soigner. Même après tout le temps durant lequel il l'avait côtoyé, ses ailes n'avaient pas retrouvé leur état normal.

Un jour, il s'arrêta devant une chaumière, au centre d'une clairière, au cœur d'une épaisse forêt. Devant la porte de la petite bâtisse se trouvait un puits. Devant le puits était assise une très vieille femme.

Emmitouflée dans d'épais vêtements ternes et rapiécés, elle ne semblait pas l'avoir remarqué. Il s'approcha d'elle sans qu'elle n'esquisse le moindre mouvement. Elle avait sans doute été vive et belle autrefois, mais elle n'était désormais plus qu'une

antique carcasse ridée, avachie sur une chaise, à attendre devant un puits.

Il la héla à plusieurs reprises, mais elle ne daigna même pas lever son regard sur lui. Il commençait de se demander si elle n'était pas morte, mais alors qu'il faisait mine de tourner les talons, une voix caverneuse s'échappa des lèvres craquelées de la vieille femme.

Il ne comprit pas un mot de ce qu'elle bredouillait, et il se retourna, l'examinant plus attentivement. Avec une lenteur propre aux anciens, elle leva son bras et pointa un doigt noueux en direction du Corbeau. Elle s'éclaircit la gorge et répéta sa phrase :

- « Tu viens pour secourir ton guide, n'est-ce pas ?

- Je...commença Celdros

- Grande force ! s'écria la vieille. Grande valeur ! Je t'aiderai à soigner ton guide.

- Me...merci, balbutia le chevalier, sidéré

- Je connais les remèdes des maux sur la terre, dans le ciel, dans l'eau et dans l'autre monde, prononça-t-elle d'une voix énigmatique.

- C'est...euh...parfait, » répliqua-t-il, ne comprenant pas le moins du monde ce qu'elle entendait par là. »

Elle se leva avec précaution, lui ordonna de rester là où il se trouvait, et elle se dirigea à pas lent dans la chaumière. Une éternité plus tard, elle en ressortit, armée d'une immense pipe et d'une blague à tabac racornie. Avec une infinie lenteur, elle alluma sa pipe, et en tira une longue bouffée, qu'elle recracha dans l'air humide de la clairière. Elle toussota, puis reprit :

- « Ton ami a reçu un très puissant maléfice. Très ancien. Plus encore que moi ! S'exclama-t-elle en riant à gorge déployée.

- Il n'y a rien de risible là dedans ! rétorqua le chevalier, indigné de la voir s'esclaffer ainsi.

- Crois-moi que si, jeune sot ! Dit-elle. Dommage que tu ne sache pas, oh non, dommage...murmura-t-elle. Mais je ne te l'apprendrai pas, ce n'est pas mon rôle, ce n'est pas mon affaire. Ni la tienne, si j'ose dire.

- Qu'entendez-vous par là ? demanda-t-il.

- Ce n'est pas ton affaire, te dis-je, fit-elle en le transperçant de son regard. Ton affaire à toi, jeune homme, c'est d'aller loin, loin sur la colline, et de me ramener l'aérolithe.

- L'aérolithe ? interrogea-t-il. Qu'est-ce ?

- Le météore, pauvre sot ! s'écria-t-elle. Là-bas, vois-tu, se dresse une antique colline, jadis frappée par une pierre de ciel. Ramène-moi cette pierre, et en échange, je ramènerai la quiétude dans le corps malsain de ton guide meurtri. »

Là dessus, elle s'esclaffa bruyamment, tira une nouvelle longue bouffée, puis tendit de nouveau sa main, vers l'Ouest cette fois-ci.

« La colline est dans cette direction, à deux journées de chevauchée, reprit-elle en toussotant. C'est tout droit, impossible de ne pas la trouver. »

Et sans aucun autre commentaire, elle éteignit sa pipe et rentra à pas lent dans la chaumière, dont elle ferma la porte avec une vigueur surprenante, sous le regard médusé de Celdros qui ne parvenait plus à articuler le moindre mot. Le Corbeau le sortit de sa léthargie en pressant son épaule de ses serres.

- « Dois-je suivre les consignes de cette folle ? Demanda le chevalier à haute voix, comme s'adressant au puits.

- Tu as plutôt intérêt, ou ton guide ne connaîtra jamais la quiétude de la guérison ! » cria la vieille depuis la chaumière. »

Il croisa le regard du Corbeau, qui esquissa un mouvement de tête, comme s'il acquiesçait. Il soupira, puis remonta sur son cheval, et partit vers l'Ouest, là où la vicillarde avait affirmé que se trouvait la colline.

...



Les Perles! (du B.A.C?)

Vie de Roi!

«Une vie de roi est faite de plaisir et de fastes, mais aussi d'un nombre considérable d'obligations. Et l'étiquette à la cour de Versailles pouvait s'avérer bien pesante. C'est ce qu'exprima le musicien Marin Marais lorsqu'il adressa à Louis XIV cette remarque :

- Il y a deux choses dans votre métier dont je ne me pourrais accommoder
- Et c'est... ? Fit le Roi
- De manger tout seul et de chier en compagnie.»

Source: M. Lefrançois, *Histoires insolites des Rois et Reines de France.*

Un pape pas très Catholique

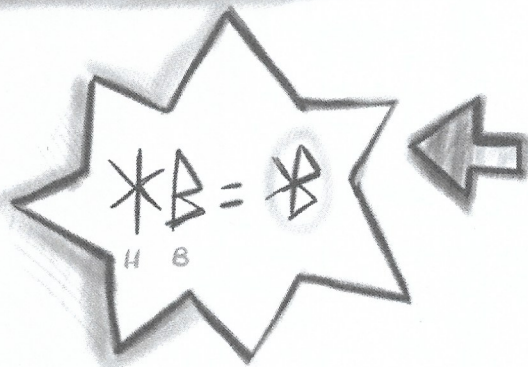
En 955, Jean XII, alors âgé de 20 ans, a été élu pape. Et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il a su profiter de sa vie de souverain... « catholique ».

Il était plus guerrier qu'homme d'Eglise, s'adonnant à toutes sortes de batailles. Et en bon « roi » qu'il était, il aimait batifoler à droite à gauche avec les femmes de ses ennemis et de ses amis (notamment sa jeune nièce et la compagne de son père) ainsi qu'organiser des orgies.

Après 9 ans de règne, il a fui avec le trésor papal après avoir été accusé de toutes ses fautes. Il a alors été excommunié et est mort quelques jours plus tard, selon les sources, sous les coups d'un mari cocufié visiblement très en colère, ou victime d'une attaque durant des rapports sexuels douteux. Un retour de karma ?

Les Origines⁺

Ericsson, le constructeur suédois à l'origine de la technologie Bluetooth, s'est inspiré du roi danois Harald Blåtand (ou "Harald la dent bleue"), qui unifia sous son commandement différentes régions de Norvège, de Suède et du Danemark. Son nom et son oeuvre créent alors le nom de Bluetooth, pour une technologie permettant de partager les données. Le logo du Bluetooth est ainsi la fusion des runes danoises H et B.



CHAMPION!
Du jour

Frédéric Ier (alias Barberousse), est l'empereur du Saint Empire romain germanique entre 1155 et 1190.

Sa vie est une succession d'échecs, et le dernier va s'avérer insolite et fatal. Lors de la IIIe croisade en 1189, l'empereur veut faire bonne figure auprès du pape en récupérant Jérusalem. Il envoie alors une lettre de confrontation au sultan Saladin en personne, le provoquant en duel. En attendant une réponse, il s'échauffe en menant et remportant deux batailles contre les musulmans, avant de se rafraîchir dans une rivière... Avec son armure. Et il coule sans même avoir posé un pied en Terre Sainte. Champion !

NB : l'eau lui arrivait à la ceinture.

LES PETITES PLUMES



C'EST AU FIL DE LA PLUME ÔTÉE D'UN OISEAU RARE.

C'est au fil de la plume ôtée d'un
oiseau rare
Qu'éclate en gerbe d'or le bonheur
silencieux
De l'artiste, à l'inverse, et l'avouer
n'est peu,
De celui du frivole au ruban ; toi
l'avare,

Ô cupide même, l'invité,
puisqu'égares
Tes joies en mille bris piétinés sous
les pas
Des danseurs saupoudrés de poudre
de coca,
Si fugace bonheur que soustraits
aux regards,

Cupide, des absents moqués que tu
méprises.
Tandis que le poète au front ceint
d'un bandeau
Et vêtu d'un linceul par un écrit
fardeau

Sait ses transports d'amants, ses
peurs et ses surprises
Léguer aux fortunés qui d'un
hasard heureux
Ont posé sur ses vers leurs
sentiments curieux.

T. Ashélaire

DONNEZ-MOI DE L'AIR

Un homme s'est abimé.
Il aura gratté toutes les peaux
mortes,
L'enfance.
Le père.
Pour se trouver enfin.
Si précieux et si fragile,
Nonchalant devant l'orage,
Il s'était trouvé enfin.
L'horizon comme une hache
Coupe les paysages en deux,
Mais épargne ce quidam
Parce qu'il s'est trouvé enfin.
Mais à s'être trouvé enfin
Il n'en restait pas grand-chose,
À peine une fumée,
Une haleine,
Un souffle dans la nuit,
Car on ne se trouve jamais
Que dans le statut des ombres.
Seulement, elles survivent dans la
fumée.
Donnez-moi cet air !
Pour qu'il emplisse mes poumons
De tous leurs souffles vains
Et qui feront barrage
Pour que je ne me trouve jamais.

L. Roche Blanc

AD VITAM AETERNAM

Hé, toi viens donc là !
Sais-tu ce qui m'amène ?
Moi non plus ! C'est pour ça
Que je crois que je t'aime !

Allez, fais pas cette tête
On est des enfants après tout !
Allez, viens faire la fête
Oublie ce qu'on attend de nous !

Les adultes ne font que nous dire
Qu'on est la fierté du pays
Je crois qu'ils oublient que
L'avenir
Dépend de la joie, l'euphorie.

Allez, fais pas cette tête
On est pas adulte après tout !
Allez, viens faire la fête
Oublions ces chaînes à nos cous !

Nous restons ensemble, encore
Regarde tous ces couples qui
périssent
Je sais que notre union vaut de l'or
Non, plus même, deux âmes qui
s'unissent.

Allez, fais pas cette tête
Le mariage n'est qu'un renouveau
Allez, viens faire la fête
Nous sommes le couple le plus
beau

Le temps passe, je le sens
Je me souviens, nous riions de nos
parents
Aujourd'hui nous voici à leur
place
Je ris, mais toi ça t'agace

Allez, fais pas cette tête
Notre amour pose ses marques
Allez, viens faire la fête
Ne t'en fais pas, la vie t'embarque.

Tu dances, brilles de mille feux !
Comme dans le temps nous fûmes
heureux !
Cesse de dénigrer ce pauvre miroir
Qui te renvoie l'image du désespoir !

Allez, fais pas cette tête
On est vivant après tout !
Allez, viens faire la fête
Montrons encore qu'on est fous !

On peut nous dire qu'on est vieux
Que bientôt vient le linceul
Seulement on est heureux
Bienheureux d'être les seuls !

Allez, refais cette tête
On a pas changé après tout !
Allez, refaisons la fête
Ça fait cinquante ans après tout !

Hé, te revoilà, toi !
Enfin je te retrouve, aubaine !
Même fête, même cause, tu vois,
Ils se rappelleront ces vieux qui
s'aiment.

Allons, allons, ne pleure pas
Je ne pars pas vraiment
Allons, allons, reste là
Je serai avec toi pourtant.

Allez, fais pas cette tête,
On est vraiment très vieux après
tout !
Allez, dis Carpe Diem,
Ad Vitam Aeternam mon amour.

Q. Bérard

LA PEUR DU VIDE

C'est cloîtrés entre les murs
Du pigeonnier,
Entre les murs ténus de mon feuillet,
Quand ils éprouvent les bordures
Du crépi substantiel de mon papier,
Que les mots et mes pensées –
Désordre en chaos, qui jure
Comme son sang sur les bleuets
De mon cœur ensemencé
Et piétiné, comme une ordure,
Sous la voûte de son pied
Qui l'a cassé, écrabouillé,
Par et pour une amante bavure –
Jaillissent, fermes et assurés,
Comme les beaux seins relevés
D'une pâle à la peau pure !

J'ai ce mystère élucidé :
Si les mots et mes pensées
Osaient prendre leurs vies
Dans l'infirmes immensité
D'un palace inhabité
Ou d'une feuille trop émarginée,
Combien me sembleraient-ils nus !
Combien seraient-ils frêles et désarmés,
Tout petits dans leur vide palais
D'architecture et de longs traits,
Les mots et mes pensées, pensées en vers !

Alors pour ne pas les enfermer
Dans la toundra sèche et glacée
D'une trop grande feuille de papier,
Ni dans les rimes alambiquées
Au délicat faux et simulé,
Ou pire, au sein de mesures à la mesure
Des Anciens – copiage diérèse –
Je les encadre du haut de mon immeuble
Dans de tristes rimes en -é
Et dans les pages d'un tout petit carnet.

T. Ashélaire



LE FORUM

Bourgerie Jade

Un roman aussi noir que le jazz.

Avant l'Aube est un roman de Xavier Boissel publié en octobre 2017 dans la veine des romans noirs. Genre littéraire des années 30, venu du pays de Scarface et Al Capone, il est aujourd'hui très en vogue sur le grand et le petit écran.

Marlin, le personnage principal, est un Philip Marlowe à la française. Inspecteur dans le Paris des années 60, il se retrouve un matin à enquêter sur le meurtre sordide d'une jeune bourgeoise anciennement « fleur des pavés », prostituée. Digne héritier de Jean-Patrick Manchette, Boissel parcourt sur 300 pages la politique d'un pays, gangrenée par les pots-de-vins et les coups bas. Cynique et pessimiste, il se bat contre une société qui semble évoluer sans lui. Marginal, il renvoie l'image du William Hayes interné d'Alan Parker (*Midnight Express* - 1978)[1], qui décide de marcher lui aussi à contre-courant des fous de ce monde : de refuser d'être la « machine défectueuse qui va dans le bon sens » que la société enterre avec elle.

L'histoire de ce flic-ancien-combattant est ponctuée par les mélodies des plus grands *jazzmen*. Plus que le propos du roman, ce sont ces sonorités - douces et sombres - qui font de cette œuvre un roman noir. Contrairement aux auteurs habituels du genre, le synopsis ne se déroule pas dans l'Amérique de *La Moisson Rouge*. Ce que Xavier Boissel réussit, c'est amener l'Amérique jusqu'à lui. Par petites touches, comme un bras que l'on fait glisser sur la platine, des sonorités cuivrées, une voix rocailleuse et les notes d'un piano résonnent entre les lignes. Et c'est magistralement que Xavier Boissel - à l'égal de Damien Chazelle dans son *Lalaland* - réinsère en 2017 un jazz oublié depuis bien trop longtemps.

Tout au long de son roman, le lecteur sera parfois dérangé par sa prose. Tranchée. Poétique. Mais bancale. « Italifiée ». Le verbe découpé. La narration trouble. Lecteur agacé. Qui s'oppose à une longue versification qui ne se terminent jamais, le propos est un fil continu, et les phrases s'étirent, s'étirent, s'étirent, sur trois lignes. Pourtant, cette prose s'accouple parfaitement avec le rythme déposé délicatement par Chet Baker, Max Roach, Bill Evans, Miles Davis ... Ce qui pourrait apparaître comme des dissonances structure le *background* de Boissel.

Écrivain de la dernière ligne, Boissel renverse les préconçus sur l'Histoire de France. Dérangeant et angoissant, *Avant l'Aube* mène à un nouveau commencement : après l'avoir fermé, il faut le rouvrir pour mieux le savourer. Le point d'acmé de l'ouvrage réside là, dans cette dernière ligne. Tout prend son sens : poésie, musique, image. Lors de cette chute, Xavier Boissel tire à bout portant. Le lecteur est blessé, à terre. Mais pour se relever il doit entamer un nouveau *jumping jive* avec l'auteur, repartir avec lui ; cette fois l'esprit éclairé par une nouvelle vision de la France de De Gaulle et par la lumière qui réside sous la plume de l'écrivain. Car le romancier illumine de son verbe et tient à bout de souffle le lecteur jusqu'à la dernière ligne.

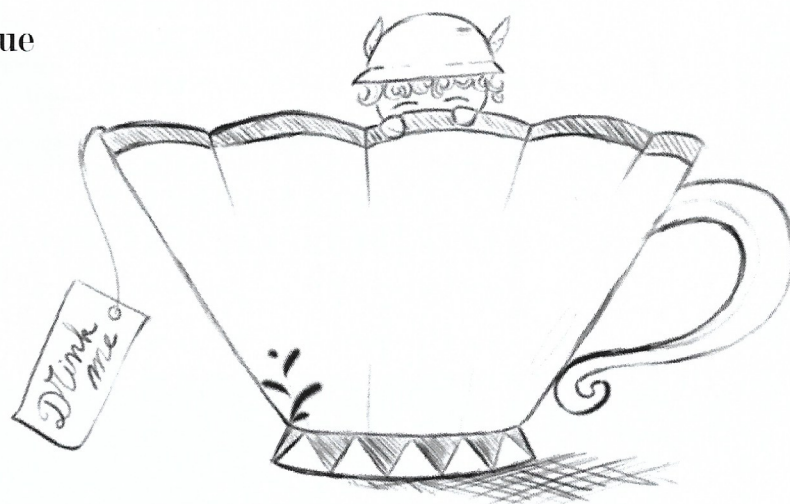
[1] *Midnight Express* (1978) réalisé par Alan Parker - 1'40'00, scène de la ronde des fous

LA K'HERMES

Mots mêlés : retrouvez tous les mots de la liste. Ils apparaissent dans tous les sens et une lettre peut être utilisée plusieurs fois.

E G A M R N B E F E U C D R T A
M R F Y U A P E I L K U B N I D
O I E T K U C O L L I N E U M E
R S N J O R G L Z L E V T D E Z
C U N S L N A W E U I H L N C E
R L E I G U O B Q T B U I P V S
E Z I E P E Y I P K T T E U D O
P Q G R X B S R O I A E B F A U
E T E V N U O G J M R D G R E F
S D A I M A H U E P M I W E K F
M H L N B T S A Q R Y A T P D L
I A K E I U L P S U J L I O M E
C V J H R K T E M Y I P R S G I
B E R E M E H P E L N N C E H T

Raclette	Feuille	Musique
Crêpes	Roi	Vent
Plaid	Mage	Soupe
Pluie	Enivré	
Colline	Thé	
Enneigé	Matinée	
Feu	Buée	
Bougie	Reposé	
Bouquin	Câlin	
Éphémère	Souffle	



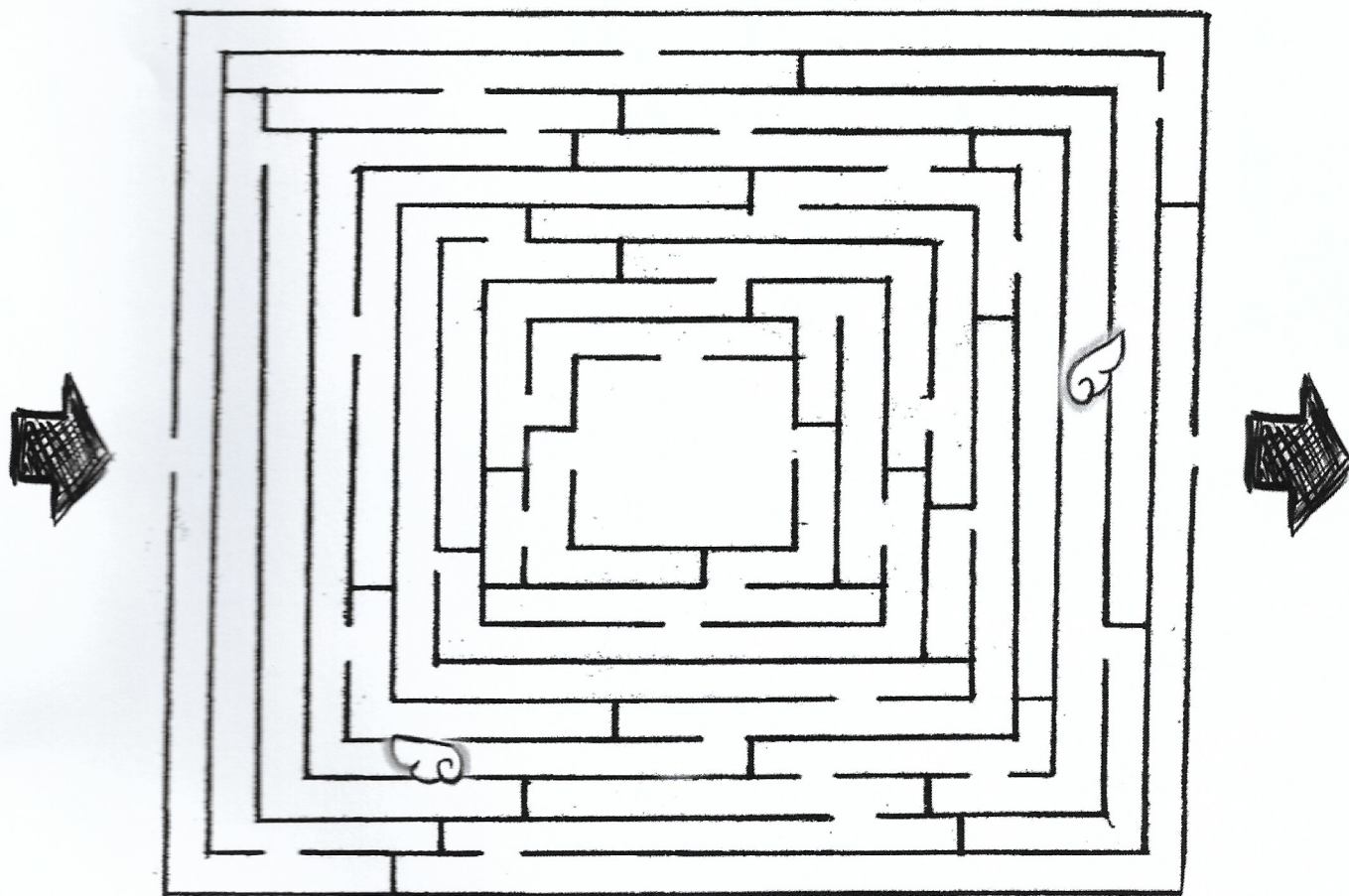
Pixel Art

À l'aide de vos stylos, retrouvez le dessin caché derrière cette grille de chiffres sachant que chaque chiffre correspond à une couleur :

0 = blanc, 1 = bleu, 2 = jaune / orange, 3 = noir.

0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
1	1	1	1	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	1	1	1	1
0	1	1	1	1	0	0	0	1	1	1	1	1	1	1	1	0	0	1	1	1	1	1	0
0	0	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	0	0
0	0	0	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	0	0	0	0
0	0	0	0	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	0	0	0
0	0	0	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	0	0
0	0	0	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	0	0
0	0	1	1	1	1	1	1	2	2	2	2	2	2	2	1	1	1	1	1	1	1	1	0
0	0	1	1	1	1	1	2	2	2	2	2	2	2	2	2	1	1	1	1	1	1	1	0
0	0	1	1	1	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	1	1	1	1	1	1
0	0	1	1	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	1	1	1	1	1
0	1	1	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	0	0	2	2	2	2	2	1	1	1	1
0	1	1	2	2	2	2	3	3	2	2	2	0	0	0	0	2	2	2	2	2	1	1	1
1	1	2	2	2	2	2	0	3	2	0	0	0	3	3	3	3	2	2	2	2	1	1	1
0	0	1	1	2	2	2	0	1	0	0	0	0	0	3	3	0	3	0	2	2	1	1	1
0	0	0	0	1	2	2	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	2	2	2	1	1
0	0	0	0	0	1	2	0	0	0	0	0	0	0	1	1	0	0	0	2	2	2	1	1
0	0	0	0	0	0	1	2	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	2	2	2	1	1	0
0	0	0	0	0	0	0	1	1	0	0	0	0	0	0	0	0	2	2	1	1	0	0	0
0	0	0	0	0	0	0	3	1	3	3	3	3	3	1	0	1	1	1	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0	3	0	1	0	0	0	0	1	1	3	0	3	0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0	3	0	1	0	0	1	1	1	1	3	0	0	3	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	3	0	1	1	0	1	1	1	1	1	0	3	0	3	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0	3	1	1	1	1	1	1	1	1	0	3	0	0	3	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0	0	1	1	1	1	1	1	1	1	1	3	3	0	3	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0	0	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	3	3	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0	0	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0	0	3	0	0	0	3	3	0	0	0	0	3	0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0	0	0	3	0	3	0	0	3	0	0	3	0	0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0	0	0	3	0	3	0	0	0	3	0	0	3	0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0	0	0	3	3	0	0	0	0	0	3	3	3	0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	3	0	0	0	0	0	0	0	0

Le Dédale



En volant au dessus du labyrinthe, Hermès a fait tomber ses précieuses chaussures. Aidez-le à les retrouver en lui indiquant le chemin à travers ce véritable dédale. Mais prenez garde ou le Minotaure vous dévorera !

MERCI D'AVOIR LU CE
NOUVEAU NUMÉRO !
NOUS ATTENDONS TOUTES
VOS CRÉATIONS SUR NOTRE
BOÎTE MAIL :

HERMES.ALC.BDX@GMAIL.COM



ACDI PAPETERIE
PHOTOCOPIES
FOURNITURES DE BUREAU
IMPRESSION & RELIURES



FABRICE CHOMIENNE
09 79 19 58 44 - acdi.argonne@gmail.com
253, Cours de l'Argonne - 33000 BORDEAUX